

Fidélité des Mazures

Une abrupte faille volcanique sépare les plateaux orientaux de Samulie du reste de l'île. Elle en a rendu l'accès impossible avant les moyens aériens actuels.

Une maigre peuplade vit recluse sur ces hauteurs semi-arides. Les Mazures n'ont pas les traits habituels des autres Samulites : ils ont des cheveux bouclés, le regard vert ou gris, la peau sombre et surtout un système pileux fort abondant, même chez les femmes qui mettent un point d'honneur à exhiber leurs mollets de sanglier.

Ces tribus ont longtemps vécu en autarcie. Elles ont développé de coutumes matriarcales qui tiennent les mâles en tutelle, comme des bestiaux.



Bien entendu, chez les Mazures, les mâles n'ont aucun droit de vote. Ici en réunion électorale, une candidate défend son bilan...

Chez les Mazures en effet, seules les femmes possèdent pouvoirs et plaisirs. Elles gouvernent les villages. De leur mère, les filles héritent de tous les biens et en disposent. Elles se promènent librement par les chemins et dans les rues tandis que les hommes, habituellement cloîtrés dans les cases, n'apparaissent jamais au dehors. Ils ne sortent que dissimulés sous des voiles, accompagnés de leur mère, d'une soeur ou de l'épouse à laquelle ils appartiennent. Ils ont stricte obligation de cacher leur visage et leurs mains et doivent adopter une attitude timide. La seule éducation qu'ils reçoivent est celle du fouet. Ils dorment à l'écurie. Le mâle qui s'aviserait de parler en public, on le traiterait de dévergondé et les femmes de sa propre famille livrerait aussitôt cet incongru à la lapidation.

Par contre, les femmes Mazures affichent des moeurs très libres. Leurs amours publiques semblent même vivement encouragées : on voit des dames au marché se retrousser les pagnes et se caresser mutuellement le clitoris en manière de salutation.

Il y a beaucoup plus de femmes que d'hommes dans la société mazure. Certes, cela tient à la banale pratique de l'infanticide masculin : les mères choisissent de laisser mourir de faim leur rejeton mâle pour réserver leur lait à des nourrissons femelles. Mais cette disparité numérique s'explique surtout par la mortalité précoce provoquée par la pratique des introcisions.

Cette introcision est une variante locale de ces mutilations sexuelles qu'on désigne sous le nom de circoncision ou d'excision en d'autres traditions. En fait, cette coutume mazure recherche le même bénéfice que l'excision du clitoris, si populaire en Afrique noire et blanche. Seule différence : elle s'applique aux mâles.

Cette chirurgie rituelle se conduit chez les garçons avant la puberté, avant que ne poussent les poils de l'aîne. Sous la surveillance du conseil des matrones, la barbière du village ouvre au bas du ventre du garçonnet une entaille assez profonde pour y enfouir la verge non-circoncise. Ensuite, elle replie et recoud bord à bord les lèvres de cette blessure à l'aide d'épines d'acacias buissonnant, arbuste abondant en ce biotope.

En cicatrisant, cette blessure maintiendra la verge prisonnière entre les muscles abdominaux. Cela soustrait la verge aux attouchements personnels et la met hors d'usage. En effet, légalement cet organe n'appartient pas au mâle qui en est pourvu mais à la femme qui est la légitime propriétaire de cet homme. Elle seule a droit d'y porter la main.

Afin de ne pas gêner la miction, la barbière prend soin de laisser affleurer le prépuce sous le nombril, au sommet de l'incision.

L'introcision - que les Mazures appellent "la dissimulation" - se pratique à vif. A peine fait-on mâcher au patient une poignée de gloc, herbe fermentée, lénifiant assez inapte à tromper une vive douleur. Ces tribus méprisent les drogues et ignorent les anesthésiques. Elles montrent une étonnante résistance à la souffrance. On se moque des malheureux qui perdent connaissance pendant l'intervention. S'évanouir abaisse la dot que leur mère exigera lors de noces futures.

En cas d'abcès purulents - il s'en produit dans la plupart des cas - les sages-femmes appliquent en cataplasme un onguent fait pour moitié de sel pilé, pour moitié d'excréments de moutons. Jusqu'à cicatrisation complète, le garçonnet demeure immobile, étendu à plat ventre sur un châlit percé qui permet à l'urine de s'écouler sans encombrer la plaie. On le nourrit alors exclusivement de pâte de sésame mêlé à du caillé de brebis. Bien entendu, beaucoup meurent d'une atroce gangrène.

La pratique traditionnelle de l' introcision explique pourquoi les Mazures mâles se mettent à quatre pattes pour uriner. Cette pratique constitue même leur signe distinctif. Leur nom même de Mazures, par quoi les Samulites les désignent, signifie littéralement "ceux qui ne portent pas de ceinture" (ce qui doit donc se comprendre comme : "ceux qui ne pissent pas debout"). Eux-mêmes se nomment Djouboh, les purs.



L'aspect des mâles est jugé si repoussant qu'ils ne sont autorisés à sortir que la nuit et voilés.



Il est fréquent qu'un mâle désespéré se suicide dans l'océan. Nul ne fait un effort pour l'empêcher ..

Lorsque le jeune Mazure parvient à l'âge nubile, vers 14 ou 15 ans, sa mère le prépare pour la vente. Elle l'expose nu dans un enclos du marché. Elle a pris soin de le farder et de le décorer abondamment : une couronne de coquillages blancs, des os polis à travers les narines, les lobes des oreilles et les lèvres, une tresse de plumes de martin-pêcheur autour des testicules, organe dont les Mazures apprécient la fonction ornementale.

Les femmes qui désirent acquérir un mâle engendreur, viendront l'inspecter, examiner sa première barbe, estimer le rugueux prometteur de sa peau, son nouveau poil, l'odeur de sa sueur, la fermeté de ses jeunes épaules. Elles porteront attention particulière à la

beauté des pieds dont l'épaisseur traduit, croit-on, la docilité du sujet. Les filles mazures se marient assez tard, aux alentours de la trentaine. En fait lorsqu'elles commencent à perdre leurs dents. Un couple bien assorti suppose une femme de quinze ans plus âgée que son conjoint .

Lorsqu'une femme a trouvé un engendreur à sa convenance, elle l'achète. Ainsi se scelle l'union. La femme verse une dot à sa belle-mère. Cette dot s'appelle, poétiquement, "l'achat de la dague". En effet, la mère du jeune homme doit, en retour, offrir une dague à sa nouvelle bru. Avec cette dague, dans l'intimité de la chambre nuptiale, l'épouse incisera le ventre de son jeune mari et en dégagera la verge pour la glisser dans sa vulve. Cette cérémonie se passe dans beaucoup de sang qui lubrifie la manœuvre éventuelle.

En réalité, la verge alors libérée ne se trouvera pas en état de fonctionner immédiatement : des années de léthargie ont réduit cet organe à une sensibilité d'écorchée. Le jeune époux restera donc confiné dans la chambre nuptiale, allongé sur le ventre et lié au châlit, jusqu'à ce qu'il puisse accomplir la copulation. Pendant ce temps, des réjouissances ont lieu dans le village. Elles associent les ancêtres et les dieux à la convalescence du garçon. Elles cesseront dès que l'épouse aura déclaré avoir consommé le mariage.

Une lunaison après la naissance, les matrones se réunissent et déclarent l'enfant viable. Ce délai s'explique : la plupart des infanticides se produisent dans les vingt-neuf premiers jours. Alors, la sage-femme qui vient d'accoucher la mère, incise le père, dissimule sa verge dans la plaie et recoud les chairs car « la mère appartient à l'enfant».



Pendant que les femmes parées et souriantes se gobergent en chansons...

Les Mazures pensent en effet que les relations hétérosexuelles tarissent le lait. On les interdit jusqu'au sevrage qui intervient lorsque le nourrisson atteint trois années lunaires. Alors l'épouse tranchera à nouveau son mari pour en extraire la verge qu'elle utilisera jusqu'à la prochaine naissance, moment où il subira à nouveau l'introcision. On rencontre couramment des Mazures mâles, engendeurs de famille nombreuse, qui ont connu douze ou quatorze fois ce genre d'intervention. En fait, entre deux copulations douloureuses, ils ont passé l'essentiel de leur existence confinés aux travaux de cuisine ou ligotés sur un chalit.

Ces chirurgies provoquent de nombreux accidents. Tout d'abord, en raison des conditions d'hygiène plus que rudimentaires. Les Mazures ignorent toute prophylaxie et la notion même d'antisepsie leur échappe. Ils croient que les dieux ou les ancêtres infligent les maladies comme châtiment ou comme épreuve. De plus, les incisions répétées favorisent la formation de tumeurs cancéreuses. Surtout, les maladrresses nuptiales provoquent hémorragies, mutilation de la verge, graves lésions, perforations de la



... les mâles triment à demi-nus dans l'obscurité suffocante des cuisines !

vessie, etc. Rien d'étonnant à ce que trois mâles sur cinq meurent avant trente ans alors que la mortalité féminine au même âge reste pratiquement nulle.

Cependant, ce peuple considère sa pratique de la dissimulation comme très sage et surtout très utile car elle règle les naissances, assure l'harmonie sociale et empêche la propagation des maladies vénériennes.

Les travaux de l'ethnologue américain Peter Daytow ont clairement montré que l'usage de l'introcision provoque un modelé psychologique original, mutilant en particulier le plaisir sexuel : 96 % des mâles mazures affirment ne l'avoir jamais éprouvé, 73 % d'entre eux nient qu'un tel plaisir puisse exister. Ils n'en ont jamais entendu parler .



Paysage pittoresque du territoire mazure. La ressemblance avec l'Auvergne est purement fortuite,...

Toutefois cette carence s'organise dans une vision civilisatrice. Pour les Mazures, en effet, la copulation se borne strictement à la reproduction de l'espèce et cette reproduction doit se réaliser dans le sang et la souffrance pour satisfaire les divinités errantes de la savane : la douleur de l'incision du père correspond ainsi aux déchirements de l'enfantement chez la mère. Les Mazures croient en des dieux vampires qui protègent l'enfant dont les parents les ont abreuvé de leur sang. L'introcision apparaît ainsi comme un rite central sur lequel s'appuient les mythes, la religion, la culture et la sensibilité de ce peuple.

Depuis deux décennies, l'Organisation Mondiale de la Santé a inscrit à son programme les problèmes liés à cette pratique : aspect médical, résultat démographique, impact social. Deux congrès sur ce sujet ont réuni d'éminents spécialistes et des délégués du Tiers-Monde. Le congrès des Bahamas, en 1985, avait décidé de lancer une campagne d'information mondiale afin de réunir les fonds nécessaires pour éradiquer ces coutumes d'un autre âge. Dix ans plus tard, le congrès de Papeete, qui devait décider des moyens à employer, a suivi l'opinion de la majorité des États représentés : la pratique de l'introcision et l'usage de la dissimulation constitue la clé de voûte de la société et de la civilisation des Mazures, actuellement si menacées. Il convenait donc de respecter cet usage et même de l'encourager.

Rituels funéraires

Les Rifons vivent entre des ravins rocheux où s'ouvre en altitude un trou d'eau chargée de sel, dont les vivants s'effraient. Ils appellent ce gouffre d'ombre : "l'œil de l'Éternel". Parfaitement circulaire, il reflète l'imperturbable bleu du ciel dans une profondeur de regard, que nul jamais n'a mesurée.

Qui observe cette eau depuis un promontoire, aperçoit des formes blafardes remonter des profondeurs bleues et onduler en surface. On croit voir des serpents. Ils ouvrent des gueules aux dents carnassières. Leurs flancs s'ornent de nageoires. En réalité, il s'agit de poissons, du genre murènes, albinos probablement. Comment ces fauves marins se trouvent-ils piégés depuis des millénaires en ces sommets basaltiques ? Nul ne l'explique . Les Rifons, si étrangers à tout ce qui ressort de l'aquatique, les tiennent pour des créatures de l'au-delà.

Aussi utilisent-ils cet "œil de l'Éternel" comme cimetière. Ils y déposent leur morts, jetés nus aux murènes blanches. Elles saisissent les corps, les broient et les entraînent déchiquetés dans l'inconnu. Les Rifons croient que ces voraces emmènent aussi les âmes mais que ces dernières, impalpables, résistent aux dents carnassières, glissent dans les profondeurs et se conservent pour l'éternité, pressées en strates dans la saumure.

Cette croyance explique que les Rifons honorent les âmes défuntes sous la forme d'éclats d'ardoise, sur lesquelles ils déposent une pincée de sel.

Les Volves, eux, situent l'âme dans les yeux.

- Quand une personne passe de vie à trépas, que son âme quitte son corps, l'œil ne se paralyse-t-il pas aussitôt ? Le regard se ternit, remarquent-ils sagement. Il abandonne son orbite,

De là, leurs rituels funéraires.

Le plus tôt possible après le décès, un prêtre retire les deux yeux du cadavre et les place dans deux œufs de poule frais pondus, soigneusement découpés et dont il a retiré les jaunes en les aspirant avec une paille. Il reconstitue ensuite les œufs en assemblant les débris de coquille avec de la cire avant de les ensevelir solennellement dans le jardin de famille. Cet enterrement des yeux, avec prières, cantiques, fleurs et larmes, sacrifice d'un coq, youyous d'adieu, toute la pompe requise, constitue véritablement la cérémonie des funérailles.

Pendant cet office, des éboueurs débarrassent le corps et vont sans ménagement le jeter aux ordures dans le charnier villageois, à l'écart des chemins, un repère hanté par les hyènes, les rats, les vautours et autres charognards, qui le font vite disparaître.

Chaque case volve possède son jardin potager, juste derrière la véranda des cuisines. Les femmes seulement en assurent l'entretien. Elles y réservent une plate-bande en friche, où elles déposent les yeux des morts dans leur cercueil de coquille. Là, elles jettent les cailloux que leur bêche retire sagement de la terre. Dans ces rebuts, il ne pousse généralement que du chiendent sauvage.

Le soir, avant de rejoindre leur époux, elles s'y tiennent debout, longuement. Elles écartent les jambes. Elles soulèvent leur paréo. Elles écartent la vulve des dix doigts, offerte aux fécondations des ancêtres enterrés. Et de même, à l'aube, au saut de la couche conjugale.

A l'heure où nuit et jour basculent, les âmes de défunts émanent de cette plate-bande funèbre, croit-on, Que l'une de ces âmes s'évapore dans le monde des vivants, elle cherchera un corps en instance. Aussi, pénétrera-t-elle dans un ventre de femme enceinte qui, jambes écartées, lui offre la même voie qui permit la procréation du fœtus.



L'ingénieur volve Gustav Fefeil a eu l'idée de profiter du tirebouchonnage naturel de la queue porcine pour imaginer de la transformer en hélice : il a ainsi inventé le cochon volant, baptisé Héliculptère, vu ici à l'essai d'atterrissage. Ce progrès technologique est en cours d'exploitation pour semer la terreur chez les talibans afghans.

Ainsi les Volves croient-ils assurer la transmigration des âmes dans le giron familial. Naturellement, cette théorie justifie à la perfection les ressemblances héréditaires.

La gourmandise a conduit les Frachiniens à instituer un culte des ancêtres vraiment original : ils transforment leurs morts en charcuterie. Ils pensent leur rendre ainsi la plus savoureuse révérence.



Arbre de triomphe : monument funéraire calamancien où se reconnaît nettement l'ancêtre de nos arcs de triomphe.

Lorsque grand-mères et grands-pères s'avouent fatigués et qu'effectivement la famille voit ralentir leur enthousiasme à s'activer, les plus jeunes redoublent à leur égard de soins et de déférences. On les nourrit d'abondance ; on leur apporte tout mâchés les morceaux les plus gras. On leur offre des paniers de fruits rares, des jattes de compotes choisies. On va cueillir pour eux des champignons sauvages. On leur réserve les alcools les plus parfumés. Des coqs en pâte ! On les tente de toutes les friandises pour qu'ils engraisent.

Et en effet, ils engraisent.

Ainsi le veulent les traditions frachiniennes : la corpulence majuscule d'un ancien inspire le respect ; les mamelles hypertrophiées des mamas suscitent l'admiration. L'obésité de l'ancêtre prouve visiblement l'affection que lui portent ses descendants. Les embonpoints établissent l'honorabilité des familles.

Cela tourne parfois au drame chez les personnes incapables de cellulite car, en vérité, tous les métabolismes ne se tiennent pas égaux dans l'excès adipeux. Certains individus ne parviennent jamais à grossir. Ils déçoivent leurs proches. Des familles avides de respectabilité gavent leurs vieillards avec un entonnoir comme nous le faisons aux oies.

Finalement, on attend que l'ancêtre affiche un sourire béat pendant une sieste pour, d'un coup, l'abattre en douceur. Le bonheur intérieur préserve moelleux et délicatesse de la chair. Au besoin drogue-t-on l'ancêtre pour le plonger dans un état d'inconsciente béatitude. Certes, la mort n'effraie guère les Frachiniens. Ils s'y préparent avec gourmandise. Encore faut-il compter avec les répulsions de dernière minute, si naturelles chez tout vivant. Généralement, une belle rasade d'arak suffit : l'ivresse alcoolique évacue le stress et procure un bienheureux assoupissement. Pour cette mise à mort rapide et indolore, la famille fait appel à un croque-mort assermenté capable d'égorger dans la joie.

Ce spécialiste découpera le corps aussitôt. Il le dépouille. Il le débite. Il répartit muscles et viscères selon salaisons et conserves. Il lave les boyaux, réserve le gras-double et les peaux de boudin. Il organise les tâches de chacun : toute la famille s'active sous sa direction. On hache, on malaxe, on assaisonne. Bientôt les pâtés embaument dans les fours. Les saucissons roulés dans la cendre pendent aux plafonds. Dans les jarres, on entasse les graillons. Dans un tonneau, on presse les tranches de lard entre lits de sel et de salpêtre. Un vin joyeux circule. Un neveu baryton, bonne âme, lance un couplet apéritif. Les autres reprennent au refrain. On picole, on s'attable, on poivre, on déguste ce qui, de grand-mère, n'a pu s'accommoder en longs bocaux. A chaque bouchée, les convives célèbrent sa défunte tendresse, vantent le moelleux de ses embrassades, sa délectable générosité. On évoque ses gaudrioles, ses amusantes manies, ses dépravations désormais sans conséquence. Émouvantes agapes funèbres !

Le traditionnel calendrier lunaire des Frachiniens s'ajuste mal aux anniversaires particuliers. Aussi fête-t-on les morts nationalement. Chaque village possède son parc, bancs et toboggans. Le jour dit, les familles s'y réunissent. On choisit son ombrage, on étend sur le gazon l'ultime drap où l'ancêtre expira. On y dispose ses terrines et salaisons. On ouvre les confits. On en tartine des pains plats. Ainsi, la famille se retrouve-t-elle et communit. Les brus se concertent : elles essaieront de faire durer les viandes de cette grand-mère jusqu'au prochain défunt à consommer.